



## Annales historiques de la Révolution française

320 | avril-juin 2000

Sciences et techniques autour de la Révolution française

---

### Consigner l'événement : Les journaux du voyage de Marchand (1790-1792) et les *Isles de la Révolution*

Odile Gannier

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/150>

DOI : 10.4000/ahrf.150

ISSN : 1952-403X

#### Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

#### Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2000

Pagination : 101-120

ISSN : 0003-4436

#### Référence électronique

Odile Gannier, « Consigner l'événement : Les journaux du voyage de Marchand (1790-1792) et les *Isles de la Révolution* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 320 | avril-juin 2000, mis en ligne le 21 février 2006, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/150> ; DOI : 10.4000/ahrf.150

---

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Tous droits réservés

---

# Consigner l'événement : Les journaux du voyage de Marchand (1790-1792) et les Isles de la Révolution

Odile Gannier

---

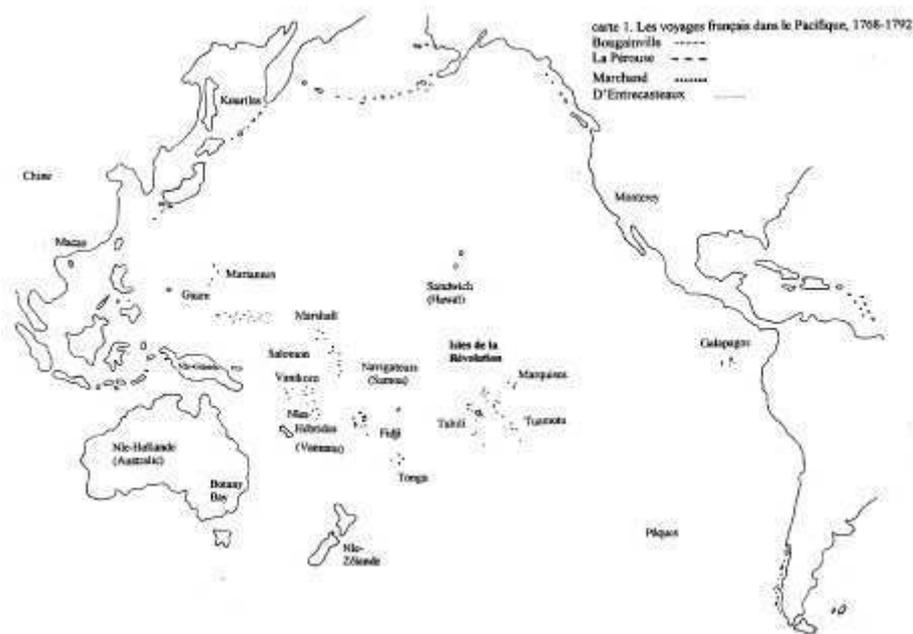
- 1 Dumont d'Urville le déclarait dans son *Voyage pittoresque autour du monde* :  
"Le capitaine de commerce Marchand reconnu, en 1791, une partie des îles Nouka-Hiva, et la publication de son voyage par le savant Fleurieu lui donna une célébrité qu'il n'aurait jamais eue sans cette heureuse circonstance."<sup>1</sup>
- 2 De fait, le voyage d'Étienne Marchand, le navigateur<sup>2</sup>, est souvent absent des histoires des explorations, tandis que l'on reconnaît les mérites du géographe devenu sédentaire, Claret de Fleurieu, qui avait préparé le voyage de Lapérouse, "réplique française aux voyages de Cook"<sup>3</sup>, puis de D'Entrecasteaux sur ses traces. Fleurieu devient même ministre de la Marine en 1790-1791<sup>4</sup>. Il entend faire bénéficier la marine du progrès des sciences, effort de rationalisation qui doit vaincre beaucoup de réticences chez des hommes de mer se fiant davantage à leur expérience et à leur intuition qu'aux instruments et aux calculs. Pourtant, les voyages de la fin du siècle ne sont plus exempts de prétentions scientifiques, même lorsque ce n'est pas leur mission première.
- 3 Le voyage de Lapérouse ne pouvait être considéré comme achevé en 1788-1789, au moment où un capitaine de commerce, Marchand, échafaude le projet d'une expédition dans le Pacifique, pour exploiter le commerce de fourrures entre la côte nord-ouest de l'Amérique et la Chine. Ce projet n'a en soi rien de révolutionnaire à l'époque : Cook l'avait fait, suivi par quelques Anglais, en concurrence avec les Espagnols ; dans la course se mettent aussi des navires des États-Unis, puis des Russes. En fait, le trajet de Marchand se trouve être, dans son début, le même que celui de Lapérouse (carte 1). Ce voyage n'est ni diplomatique, ni scientifique, ni d'enquête. Il n'est que commercial, et privé de surcroît. À quoi tient alors son originalité ? D'abord à sa performance en matière de navigation : parti de Marseille le 14 décembre 1790, le *Solide* jette l'ancre en rade de Toulon le 14 août 1792. La deuxième caractéristique de ce voyage est sa grande économie

en vies humaines : on ne déplore qu'un mort sur les 50 hommes embarqués au départ, d'une attaque d'apoplexie.

- 4 Marchand avait envoyé, depuis l'île de France, un premier rapport à ses armateurs en avril 1792. Mais ni ce document ni le journal de bord du capitaine n'ont été connus de Fleurieu :

“Il ne m'a pas été possible de me procurer le Journal même du capitaine Marchand : cet estimable navigateur, après avoir ramené heureusement son vaisseau dans un de nos ports de la Méditerranée, a pris un nouveau commandement pour l'île-de-France où il a terminé sa carrière ; et j'ignore dans quelles mains se trouvent les papiers qu'il peut avoir laissés.”<sup>5</sup>

- 5 Fleurieu s'est appuyé essentiellement sur le Journal du second, Chanal, complété par celui du chirurgien, Roblet. Malheureusement, le Journal d'Infernet a disparu. Le travail de Fleurieu est donc une compilation : entre les récits individuels de ce voyage, eux-mêmes susceptibles de gauchissement, et ce monument final, tout un travail de réécriture s'est opéré, entraînant une modification du rapport à la vérité : Fleurieu gagne en synthèse ce qu'il perd en adéquation avec le référent, le souci de la réception par le public induisant des libertés avec la présentation chronologique. La différence de situation dans l'écriture implique aussi une modification dans le ton et le genre<sup>6</sup>.



- 6 Après son retour, Marchand avait fait paraître en 1792 une brochure décrivant sa découverte des îles qu'il appelle Marchand, Baux, Deux-Frères, Masse et Chanal (Ua Pou, Nuku-Hiva, Motu-Iti, Eiao et Hatutu). Marchand avait débarqué et officiellement pris possession au nom de la France du groupe nord des Marquises, qu'il avait considérées comme un archipel différent et baptisées isles de la Révolution.
- 7 Il ne semble pas que Fleurieu soit intervenu dans la préparation du voyage de Marchand, exécuté sur fonds privés par la maison Baux de Marseille : il lui aurait probablement fourni un chronomètre, vu son intérêt pour les montres marines. Or, écrit-il,
- “Je n'eus à regretter qu'un chronomètre ou gardetems que je ne pus pas me procurer m'y étant pris trop tard ; mais j'espérai y suppléer par la méthode des distances pour déterminer les longitudes.”<sup>7</sup>

- 8 Pour évaluer par le loch la distance parcourue, il a recours à “l’horloge de sable” d’une demi-minute, vérifiée “avec une montre à secondes bien réglée”<sup>8</sup>. À cet instrument près, le *Solide* est bien équipé. Ses mesures, effectuées par plusieurs officiers, sont recoupées et consignées sous forme de valeur moyenne. Dans le Journal de Marchand comme dans celui de Chanal, chaque journée est soigneusement décrite : observations météorologiques, vent, état de la mer, température en degrés Réaumur et Fahrenheit ; le cap suivi, le nombre de milles parcourus sont notés heure par heure sous forme de tableau ; la position estimée et la position observée, en latitude et longitude, sont reportées chaque jour à midi ; le 18 juin 1791, aux Marquises, Marchand constate que
- “ [...] le livre de loch, qu’on tenait dans un des tiroirs de l’habitacle, avait été volé, heureusement que j’étais à jour en mon journal, ce qui fit que je le regrettai peu.”<sup>9</sup>
- 9 Fleurieu consacre presque un demi-volume aux observations et aux tableaux du livre de bord, et les relevés astronomiques, pratiquement quotidiens, sont suffisamment précis pour que Beautemps-Beaupré puisse dessiner une carte, incluse dans le dernier volume de Fleurieu.
- “De mon côté pour rendre, autant qu’il me serait possible, mon voyage utile aux navigateurs qui parcourraient la même carrière, je m’étais pourvu des meilleurs intrumens, et de tous les livres et cartes que je croyais nécessaires.”<sup>10</sup>
- 10 En cela, Marchand seconde parfaitement les vues de Fleurieu, qui compte sur de mutuels services entre voyageurs et savants : son ambition est de réunir une somme sous forme maniable, sachant que la bibliothèque du marin est petite et il prétend perfectionner ainsi son instruction jour après jour en profitant des heures creuses du bord.
- 11 Fleurieu ne peut rendre compte du voyage de Lapérouse, car
- “ [...] l’incertitude sur le sort de La Pérouse avoit fait suspendre la publication des résultats de son voyage : on espérait toujours qu’il pourrait les publier lui-même.”<sup>11</sup>
- 12 Il rédige alors le récit du périple de Marchand, passé approximativement par les mêmes routes ; le *Solide* avait en outre tiré parti des innovations les plus récentes, propres à lui faire gagner du temps, de la sécurité, de l’exactitude et même du confort : doublé de cuivre en vue d’une longue campagne, le *Solide* était un trois-mâts de 72 pieds (23,40m), jaugeant 330 tonneaux, ce qui en faisait un bateau de dimensions assez réduites<sup>12</sup>.
- “Je dois ici rendre justice à mes armateurs, rien ne m’a été refusé tant pour ce qui regardait la sureté du navire que ce qui pouvait contribuer à la santé de l’équipage et assurer le succès du voyage. J’embarquai pour vingt-deux mois de vivres : généralement toutes les provisions étaient de la meilleure qualité et avaient passé sous mes yeux. En outre j’avais beaucoup d’antiscorbutiques [...] Mes armateurs m’avaient remis un ventilateur pour changer l’air de l’entrepont dans les cas où on ne pourrait pas tenir les écoutilles ouvertes.”<sup>13</sup>
- 13 Le navire devait couvrir rapidement la distance jusqu’à la côte nord-ouest de l’Amérique : en effet, le commerce envisagé, celui des fourrures entre Nootka et Canton, commençait à attirer de nombreuses convoitises et les nations se livraient à la concurrence par navires marchands interposés. Fleurieu était d’avis de ne pas envoyer pour ce commerce des navires royaux<sup>14</sup>. Le président de Brosses, quelques années auparavant, était de l’avis contraire, estimant qu’une telle entreprise ne pouvait être le fait de particuliers<sup>15</sup>. Les objectifs de Lapérouse et de Marchand sont tellement similaires que Fleurieu résume les instructions données au premier au début du voyage du second<sup>16</sup>. L’expédition est organisée par

“ [...] la maison Baux qui, jalouse d'ouvrir à ses compatriotes une nouvelle voie à une extension de commerce et de navigation, n'hésita pas de courir les hasards d'une première tentative, et se crut payée d'avance, par l'honneur d'être utile à sa patrie, des pertes qu'elle pourrait éprouver dans un premier essai.”<sup>17</sup>

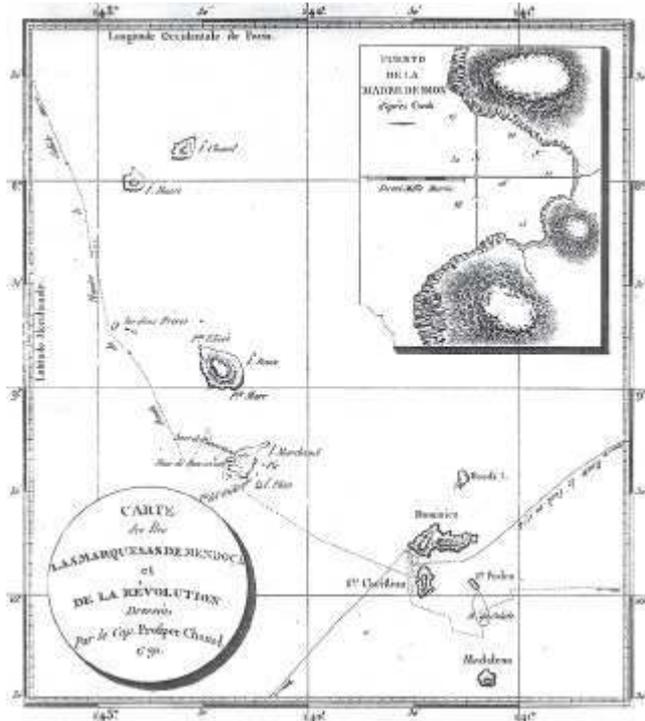
- 14 Les buts de l'expédition sont ainsi présentés comme vertueux, voire patriotiques. Chanal est le seul à signaler une autre possibilité, ensuite biffée à gros traits dans son journal :

“Dans tous les cas, si nous ne réussissions pas autant qu'on pouvait attendre, nous étions [destinés] à terminer le voyage par une traite à Mozambique, notre vaisseau étant également propre à la traite des Noirs [emportant] de tout pour une longue campagne.”<sup>18</sup>

- 15 La décision d'embarquer des passagers à l'île de France, pour, dit-il, rendre l'expédition “un peu moins ruineuse”, semble avoir remplacé cette idée de traite. Chemin faisant, d'autres idées de trafic apparaissent, comme celle de la chasse à la baleine, indûment monopolisée par “les Anglais, nos rivaux en tout”<sup>19</sup>.

- 16 Les escales devaient être peu nombreuses, tant pour éviter les pertes de temps que les ennuis diplomatiques avec les Espagnols en particulier, en Amérique du Sud. Ce n'est qu'en raison de la corruption de l'eau douce embarquée que Marchand décide en mai, après environ cinq mois de mer, et une seule escale aux îles du Cap Vert, de se détourner vers les îles Marquises de Mendoça, archipel découvert par Mendaña en 1595, et reconnu par Cook lors de son deuxième voyage en 1774. L'atterrissage a lieu sur Santa-Cristina (Tahuata), dans la baie appelée Madre de Dios par les Espagnols :

“M. Cook a, je ne sais trop pourquoi, changé le nom de cette baie et lui a donné celui de baie de la Résolution, de celui de son navire, puisqu'elle en avait un qui lui avait été donné par Mendana ? Pourquoi ne pas lui laisser ? Cette fureur qu'ont eu quelques navigateurs de changer le nom, soit des îles, soit des baies découvertes avant eux, n'a pas peu contribué à embrouiller la géographie de l'océan Pacifique.”<sup>20</sup>



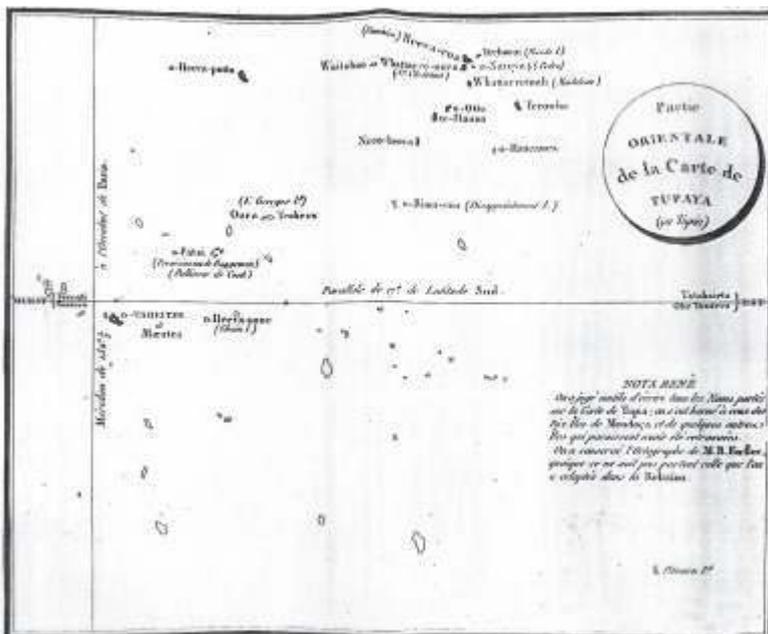
Carte 2. Les Îles de la Révolution, (Fleurieu, t. IV).

- 17 Le même grief contre la manie toponymique se retrouve du reste dans *l'Histoire des navigations aux Terres australes*, du président de Brosses<sup>21</sup>, que Marchand cite ailleurs ; il précise même : “Sainte-Christine, que les naturels nomment *O Vaitahou*”<sup>22</sup>. Peut-être le nom de “révolution” est-il d’ailleurs aussi une vengeance paronomastique vis-à-vis de Cook ?
- 18 Après les reconnaissances, fondées sur une confrontation entre les récits, les relevés des positions et l’observation directe, après le récit du mouillage dans la baie de Vaitahu, l’horizon s’élargit, presque sous la forme d’une digression anecdotique :
- “J’avais oublié de dire que la veille, au soleil couché, étant entre Sainte Christine et la Dominique, nous avons cru voir quelque chose qui avait l’apparence d’une terre dans l’O.N.O. Ce jour, l’ayant encore aperçue dans la même direction, je fus convaincu que c’en était une. J’estimai sa distance de 20 à 25 lieues et me décidai, dès ce moment, à la reconnaître en faisant voile de cette baie. Les autres jours, nous ne la vîmes plus, parce que l’horizon fut toujours embrumé dans cette partie. C’était une nouvelle découverte, puisque sur aucune carte, on ne trouve point de terre marquée, si voisine des Marquises.” (p. 196)
- 19 Une semaine plus tard, la route est reprise,
- “Étant assurés que cette île n’avait été vue par aucun navigateur avant nous, mes officiers voulurent absolument me faire l’honneur de lui donner mon nom et elle fut nommée l’île Marchand.” (p. 218)
- 20 L’île Plate, l’Obélisque sont nommées pour leur forme ; l’île Baux est reconnue ensuite (Nuku-Hiva), puis on nomme l’île Masse, l’île Chanal, du nom des officiers (carte 2). Marchand n’identifie pas Ua-Huka avec certitude : cette île est peu distante de Nuku-Hiva, mais vers l’est, alors que les courants poussent le *Solide* vers l’ouest.
- “J’aperçus un double terrain, qui me paraissait éloigné de la terre la plus près ; mais ceci n’est guère qu’une présomption, les vents et les courants contraires m’ayant empêchés de m’élever assez dans l’Est pour m’en assurer.”<sup>23</sup>
- 21 Il ne peut même pas aborder sur l’île Baux :
- “ [...] je vis avec peine qu’il m’était impossible de le faire, à moins que de perdre beaucoup de temps à louvoyer, contre des vents et des courants défavorables, ce que je ne pouvais faire ; car étant chargé d’une mission pour le succès de laquelle je me trouvais déjà trop tard dans ces parages, je ne voulus pas m’exposer aux reproches d’avoir sacrifié les intérêts de mes commettants à des découvertes dont je n’étais pas chargé. Je pris donc le parti, je peux dire avec regret, d’abandonner mon projet...” (p. 226)
- 22 Au moment de quitter ce qu’il considère comme un nouvel archipel, il conclut :
- “Devant regarder ces îles absolument comme une nouvelle découverte, puisqu’on ne les trouve marquées, comme je l’ai déjà dit, sur aucune carte quelconque, et qu’il n’en est fait mention dans aucuns journaux des navigateurs, tant anciens que modernes, j’ai donné à tout le groupe le nom d’*Iles de la Révolution*, en mémoire de celle qui s’était opérée en France, et qui est un des événements le plus remarquable de notre siècle. À midi, nous en célébrâmes la dédicace par plusieurs santés.” (p. 229)
- 23 Cette découverte est salutaire parce que cette escale n’est pas pratiquée par les Anglais, d’abord, et qu’ensuite les naturels semblent plus pacifiques que dans le Sud. Marchand conçoit ces îles comme un archipel différent des Marquises : dans une poussière d’îles, les navigateurs de passage perçoivent un ensemble là où les insulaires, se définissant chacun comme le centre du monde, ne déterminent les autres îles qu’en fonction de l’éloignement ou de la situation par rapport à ce point originel. Pourtant tout le groupe

d'îles porte en marquisien un nom générique, quoique effectivement distinct entre les deux groupes : Henua Enata au sud, Henua Enana pour le groupe nord ; ce qui signifie tout simplement la "Terre des hommes". Fleurieu, qui s'efforce de replacer le voyage de Marchand dans l'histoire générale des Découvertes, a eu conscience de cette unité à une échelle un peu plus large : il en veut pour preuve la fameuse carte de Tupia<sup>24</sup> (carte 3) dressée par Banks sous la dictée de ce naturel de Raiatea.

"À une grande distance dans le nord-est de Taïti, à un des termes extrêmes de ses navigations, Tupia place un groupe de dix îles dont chacune porte un nom sur sa carte, et il est à remarquer que trois de ces noms, savoir, *o-Niteïo*, *ô-Hiva-Hôa* et *Wahîtahô* sont les mêmes noms que les naturels des Mendoça donnent à trois de leurs îles, celle de San-Pedro, de la Dominica et de Santa-Christina, ainsi nommées par Mendaña. [...] Ainsi, en joignant aux cinq îles des Mendoça les cinq îles de la Révolution, l'archipel de Tupia se trouve complet, et tel que le capitaine Marchand l'a reconnu."

- 24 Ainsi, Marchand n'est pas seulement découvreur dans l'espace : il se situe lui-même dans une lignée historique, dont il livre le recensement dans son "Discours préliminaire", en commentant les voyages précédents, comme l'ont fait ses prédécesseurs : remonter dans le temps, c'est reconnaître sa dette mais aussi s'en affranchir ; affirmer sa liberté de concourir à la recension des terres par une nouvelle exploration. Mais objectivement, Bougainville n'a presque rien découvert, à part le mythe de Tahiti. Lapérouse n'est pas revenu ; D'Entrecasteaux non plus. Marchand a été devancé aux îles de la Révolution par l'Américain Ingraham sur le *Hope*, qui avait aperçu de loin le groupe deux mois avant lui<sup>25</sup>. Il l'a été aussi sur les côtes de Nootka, où ne restaient que des peaux de seconde qualité, ainsi qu'à Macao, où le commerce était devenu impossible depuis peu. Il vend à l'Île de France une partie de sa cargaison, mais le reste sera mis sous séquestre à son arrivée et achèvera tranquillement de pourrir. Il ne rentre en France que pour voir la gloire de son retour éclipsée de quelques jours par la chute du trône. L'expédition semble peu fructueuse. Pourtant, sa circumnavigation, en vingt mois seulement, est une performance. Et après un épisode américain, les Marquises seront à nouveau associées à la France par Dupetit-Thouars en 1842.



Carte 3. Carte de Tupia, (Fleurieu, t. IV).

- 25 Les officiers comptaient écrire ce qu'ils avaient vu. Fleurieu, lui, prétendait écrire l'Histoire. D'ailleurs, il lit son *Voyage* par fragments lors des séances de l'Institut national des Sciences et des arts, dans la Classe des sciences morales et politiques. Entre les sources et la compilation, se posent des problèmes d'adaptation ; il convient de produire la justification, dans tous les cas, du rapport, immédiat ou médiat, à la vérité. Des variantes sont malgré tout sensibles entre les différents textes simultanément accessibles, les écrits de Marchand lui-même : le journal de bord, sa lettre envoyée de Macao décrivant son périple jusqu'à la Chine, et la brochure éditée à son retour ; le journal de Chanal, celui de Roblet, et la compilation assurée par Fleurieu. On n'est pas surpris de l'homogénéité relative des écrits de Marchand, ni de la différence sensible avec l'ouvrage de Fleurieu, qui répondait à d'autres buts. Mais il est plus suspect que certains passages des journaux eux-mêmes soient semblables, ou contiennent des expressions identiques, éventuellement agrémentées de commentaires personnels : loin de refléter une heureuse adéquation au réel, ce serait plutôt l'indice, inverse, qu'il leur est arrivé de se copier mutuellement, voire de pratiquer des séances d'écriture collective, ce qui leur épargne parfois des erreurs, parfois l'effort d'une analyse personnelle.
- 26 Si les officiers ne le reconnaissent pas toujours, le savant justifie et autorise son entreprise de compilation.
- "Je me suis occupé de rapprocher ce que les Français ont vu, de ce qui nous avait été rapporté par les voyageurs des autres Nations, lorsqu'il en est qui ont devancé les nôtres dans les lieux à décrire : c'est ainsi qu'on peut rectifier les récits, les uns par les autres, et obtenir, pour chaque lieu et pour chaque peuple, une description qui soit à la fois et plus exacte et plus complète."<sup>26</sup>
- 27 Ce procédé encyclopédique à visée exhaustive suppose une science presque systématiquement cumulative<sup>27</sup>. Sa justification s'appuie sur ces rapports entre descriptions particulières et construction d'un savoir, qui font alterner, en particulier chez le voyageur, la lecture, l'observation directe et le compte rendu, qui à son tour pourra servir à d'autres lecteurs. Cette perspective utilitariste est peut-être vraie en matière de connaissances scientifiques<sup>28</sup> ; et encore : l'erreur peut, elle aussi, être cumulative<sup>29</sup>.
- 28 Du reste, la compilation est un exercice dangereux pour la rigueur intellectuelle :
- "Mon travail se bornera souvent à transcrire, plus souvent à abréger, pour n'extraire que ce qui suffit à l'objet que j'ai en vue, ce qui convient au plan que je me suis formé ; mais je me permettrai quelquefois de joindre à ces extraits ce que mes souvenirs, mes recherches, mes réflexions, auront pu me présenter. Je me dispenserai d'indiquer sans cesse quelle partie d'un article est tirée de telle collection [...]. Il n'en est pas de même des voyageurs : ils parlent d'après eux-mêmes, d'après ce qu'ils ont vu ; on ne doit pas se dispenser de les citer, et parce que ce sont des autorités, et parce qu'ils ont à répondre de ce qu'ils ont avancé."<sup>30</sup>
- 29 Si l'observateur a besoin de justesse et de sincérité, le compilateur doit faire preuve de tout autres compétences ; il ne peut échapper à cette alternance entre soumission à l'original et modifications parfois considérables, tant dans son objet que dans sa forme. Fleurieu ne se contente pas de publier le Journal du voyage, il ajoute des considérations variées inspirées de l'idée qu'il s'en fait. Il calcule les déviations de la route à partir des relevés du journal de loch et, malgré tout homme de système, en tire une théorie des courants dans le Pacifique et la certitude que les océans communiquent. Son dernier volume contient un vaste projet de généralisation du système décimal et métrique dans la marine. Parti pour publier le voyage de Marchand, Fleurieu cosmographe entreprend de

repasser toute l'hydrographie, d'étudier les rapports entre les nations et le bien-fondé de tel ou tel commerce, le tout, si possible, sous la forme maniable et distribuée par thèmes, d'un *vademecum* du navigateur. Le voyage de Marchand paraît un peu relégué, *in fine*, au rang de prétexte.

- 30 Fleurieu se trouve donc tenu de justifier, parmi ses adaptations, une restructuration à des fins significatives.

“J’ai pensé qu’il seroit monotone et inutile de présenter, jour par jour, l’énumération des poissons, des oiseaux, des plantes marines qui ont été vues dans le voyage du *Solide*.”<sup>31</sup>

- 31 La rigueur obligée du journal de bord, essentiellement chronologique, convient médiocrement à la lecture cursive, car les répétitions sont nombreuses. Précisément, cette systématisation qui fait leur intérêt scientifique est nuisible au plaisir de la lecture. Le journal obéit à un ordre singulatif<sup>32</sup>, tandis que le compilateur s’exprime sur le mode itératif, d’autant plus que les journaux se redoublent. Tantôt abrégeant, tantôt amplifiant, Fleurieu tente de “réveiller agréablement l’attention qui se lasse”<sup>33</sup>, et détermine un parcours adapté au lecteur :

“Les marins sont invités à lire avec attention, et la carte sous les yeux, les notes qui ont pour objet la recherche de l’effet des courans : ils trouveront beaucoup d’exemples, et quelques leçons peut-être, dans la partie de mon travail dans laquelle je dissèque, en quelque sorte, la route du vaisseau pour en évaluer les erreurs journalières.”<sup>34</sup>

- 32 Son projet étant d’écrire une histoire naturelle et morale, le plan se transforme en fonction d’une visée explicative : si les navigateurs écrivent en quelque sorte une chronique, une histoire événementielle, entrecoupée d’anecdotes et de digressions, le savant écrit l’histoire sur un mode classificatoire, redistribuant les données pour en dégager les causes et les conséquences.

- 33 Dans tous les cas, le propre de la traversée est de proposer un fond uniforme sur lequel se détachent quelques “scènes”, au sens narratologique du terme. Sur fond d’escalas connues, d’aiguade, de ravitaillement et d’autres corvées de l’équipage, les anecdotes ou les rencontres inattendues font figure d’événements. Sur fond de trajet routinier, la découverte, le nouveau passage, l’exploration, appartiennent au domaine de l’exception et sont valorisés à ce titre. Un choix inévitable, à toutes les étapes, préside à l’écriture de l’événement. Les officiers appartenaient au temps de l’histoire : ils relevaient par devoir les menus incidents du navire, selon un protocole fixé :

“Ce journal tenu avec méthode, et présentant dans le meilleur ordre tous les événements de la campagne, réunit à la table du loch, transcrite heure par heure, toutes les particularités relatives à la navigation, que le lecteur curieux cherche et désire de retrouver dans un journal de mer ; et ce qui n’est pas moins précieux, l’exposé simple et fidèle de tous les faits, et un tableau d’après nature, des hommes et des choses, vus sans préjugés et sans système.”<sup>35</sup>

- 34 Significativement, le journal des deux capitaines propose, à côté des tableaux, une plage de liberté, pour faire état de ce qui, précisément, rompt la régularité du service du bord. Leur journal est ainsi entrecoupé de commentaires métalinguistiques.

“On trouvera souvent dans le cours de ce journal, des observations qui paraîtront (peut-être avec raison) des futilités aux yeux des personnes qui n’ont jamais navigué, mais il doit être permis à un marin condamné, pour ainsi dire, à rester une partie de sa vie sur l’eau, de s’amuser de tout ce qu’il voit et même de l’écrire, puisqu’il y est privé de toute autre espèce d’amusement.”<sup>36</sup>

- 35 Chemin faisant, les navigateurs balisent le réel mais en même temps ils confirment ou infirment les récits précédents, cités comme argument d'autorité ou confirmation de leurs propres observations : parcourant les mêmes routes, les navigateurs successifs ont aussi les mêmes lectures, qui les autorisent à se glisser explicitement dans la chaîne historique soit pour ajouter une page nouvelle, soit au contraire justifier leurs ellipses par le renvoi à des références supposées connues du lecteur. L'authentification et la justification du récit de voyage passent aussi par la référence aux auteurs éprouvés, et le récit devient ainsi un dialogue entre le réel et le texte d'une part, entre la *doxa* du lecteur et l'actualisation du même thème par le récit, d'autre part.
- 36 Le récit a besoin d'être motivé, et Fleurieu veut justifier paradoxalement l'événement :
- “On pourrait être surpris que ni *Mendaña* ni *Cook*, qui ont relâché dans la baie de *la Madre de Dios*, n'aient point fait la même observation que le capitaine Marchand, si l'on ne savait que, dans les mers situées entre les Tropiques, où la chaleur est constante, il n'est pas ordinaire d'avoir un horizon assez dépouillé de vapeurs, pour qu'on puisse distinguer une petite terre d'un petit nuage, ou même l'apercevoir.”<sup>37</sup>
- 37 Ce travail de réécriture passe aussi par le choix d'un point de vue et d'une forme.
- “J'aurais pu faire parler le voyageur lui-même : cette forme prête plus d'intérêt à la narration, lorsque le narrateur parle des grandes difficultés dont il a triomphé, des grands dangers auxquels il a su échapper ; mais dans un voyage qui est plus en description qu'en action, j'ai cru devoir préférer la forme de l'histoire. Le journal du capitaine Chanal et celui du chirurgien Roblet ont été pour moi des canevas, si je puis dire, sur lequel j'ai brodé des sujets accessoires, que j'ai liés au sujet principal dont ils m'ont fourni le dessin ; mais quand j'ai rapporté ce que le voyageur a fait, ou ce qu'il a vu, je me suis assujéti scrupuleusement à son récit ; et si je ne dis pas les choses précisément comme il les a dites, je puis assurer que je dis exactement les choses qu'il a voulu dire.”<sup>38</sup>
- 38 En effet, chacun a sa tournure personnelle pour rapporter les événements : racontant que des femmes sont montées en nombre sur le navire, Marchand reprend une formule de Bougainville<sup>39</sup>, Chanal laisse entendre ce que l'on peut imaginer, tandis que Fleurieu use de la métaphore et de la prétériorité avant de rappeler encore, comme Bougainville, un tableau de Boucher, puis Ulysse et les sirènes, allusions antiques qu'il est seul à faire.
- 39 Un épisode plus particulier dans cette découverte des *Isles de la Révolution*, la prise de possession de Ua Pou, permet de voir le jeu des perspectives. Marchand vient de décider d'aborder solennellement. Bon accueil de la part des habitants, qui offrent de l'eau et des cannes à sucre. Première variante : Chanal les trouve délicieuses, Marchand, né à la Grenade, les trouve “trop aqueuses”. Il fait attacher une plaque commémorative sur un “gros arbre” pour Chanal, “un arbre fort et vigoureux de l'espèce du figuier des îles” pour Marchand. Ces précisions sont révélatrices à son insu de la biographie du capitaine.
- 40 Cette plaque porte, dans le journal de Marchand, les mots suivants :
- “Le capitaine Étienne Marchand, commandant le navire le *Solide*, a pris possession de cette île, au nom de sa Majesté Louis XVI, Roi des Français, le 22 juin 1791.”
- 41 Ce qui était exact à cette date ne l'est plus, évidemment, avant la fin de son voyage, ni en 1797, lorsque Fleurieu lit son texte à l'Institut national. On assiste alors à un maquillage rétrospectif de l'histoire : on ne prend plus possession au nom de Louis XVI, mais au nom de la Nation française, ce qui est politiquement plus correct, mais objectivement démenti par la fameuse inscription gravée et affichée sur un arbre d'une baie dont la localisation n'est pas sûre... De même, alors que tous ont crié trois fois “Vive le Roi”, on ne peut plus

crier ensuite que “Vive la nation”, ou même, ne plus pousser que des cris de joie, comme le fait Marchand dans sa brochure.

- 42 En outre, Marchand dit remettre “aux insulaires” trois bouteilles cachetées sur lesquelles est portée la même inscription. Mais Chanal remarque que les bouteilles sont “distribuées entre le chef, une jeune femme, et un autre insulaire”. Et Fleurieu grossit le trait symbolique en faisant de cette scène une hypotypose : on fit

“ [...] écrire l'inscription sur trois feuilles de papier qui furent roulées séparément et renfermées dans trois bouteilles de verre, bouchées et cachetées : l'une fut déposée entre les mains du vénérable chef du canton ; la seconde fut remise à un homme d'âge mûr ; et la troisième fut confiée à la garde d'une jeune fille : trois générations semblèrent à peine suffisantes pour répondre d'un dépôt si précieux. De tous les présents qu'on fit aux habitans du pays qui venait d'être réuni à la France, les bouteilles furent ceux qu'ils reçurent avec le plus de plaisir, et auxquels, sans soupçonner qu'elles contenaient l'acte de leur réunion à un empire d'Europe, ils parurent attacher la plus grande valeur. D'après cette disposition de leur part, on ne se permit pas de douter qu'ils ne les conservassent soigneusement, et l'on demeura convaincu qu'une conquête en bouteilles est assurée contre tous les événemens. Ne croirait-on pas que les Français ont voulu faire entendre à tous les navigateurs qui conquièrent ainsi le monde en courant, qu'une prise de possession du genre des leurs, a toute la fragilité du verre qui doit en mettre le titre à l'abri de l'injure des siècles !”<sup>40</sup>

- 43 Ce passage, clos sur un épiphonème, a des relents du *Supplément au voyage de Bougainville* par Diderot, qui venait d'être publié en 1796 : même amplification d'un détail à des fins polémiques, même antithèse entre le bon accueil réservé aux arrivants et le tour qu'on joue aux insulaires, même sarcasme vis-à-vis des prétentions civilisatrices. L'individuation de quelques personnes dans la foule donne plus de solennité à la scène.
- 44 Ainsi le récit de l'histoire devient lui-même une tribune. La réflexion politique ressort çà et là du récit, tant chez Marchand que chez Fleurieu. Il est quand même remarquable que Marchand ait baptisé l'archipel d'un nom qui ne relève pas du commémoratif ordinaire. Paradoxalement, le capitaine expédié par des armateurs privés est le seul à rappeler des événements politiques.

“Je fis arborer le nouveau pavillon français, en me félicitant d'être le premier navigateur qui eut fait flotter sur ce vaste océan, cet étendard, symbole de la liberté que nous venions de conquérir. Je tournai cependant dans ce même moment mes yeux vers ma patrie sur laquelle je m'attendris, ne l'ayant pas laissée dans une situation tout à fait exempte de troubles.”<sup>41</sup>

- 45 Ce mouvement s'accompagne de réflexions incessantes sur la rivalité entre l'Angleterre et la France. Le drapeau est au centre d'un jeu de signes : Marchand arbore le pavillon anglais pour tester la réaction des insulaires, qui poussent des lamentations sur ces soi-disant amis qui les tuent.

“Ils se souvenaient encore apparemment des coups de fusil que leur avait fait tirer le capitaine Cook en 1774.”

- 46 Cette constatation le pousse vers le politique, dans des pages nationalistes qui semblent tout droit sorties des considérations du président de Brosses. Pourtant, le soin de la colonisation paraît assez relatif chez Marchand :

“Mon dessein était de prendre possession de l'île Marchand (et des autres en même temps puisque nous en avons une autre au Nord) au nom du Roi ; quoique je n'aie jamais pu concevoir comment et de quel droit une nation policée pouvait s'emparer d'une terre habitée sans le consentement de ses habitans. Mais en me conformant à l'usage, je puis assurer que mes intentions étaient pures, et qu'au lieu d'un maître,

je ne croyais leur donner qu'un protecteur capable de les mettre à couvert de l'oppression, si quelque nation européenne tentait jamais de les asservir."<sup>42</sup>

47 Fleurieu va encore plus loin : la cérémonie de la prise de possession

"[...] ne seroit que ridicule par son inutilité, si elle n'était pas contraire au droit de la nature et des gens."<sup>43</sup>

48 Dans les faits, Marchand veille à éviter que ne soit tiré un seul coup de feu, même en l'air, quand il constate que les habitants du nord sont sans intentions de vol, tout différents sur ce point des Marquisiens déjà en contact avec des visiteurs.

"Je n'ai visité que l'île Marchand, mais je crois qu'on peut présumer et même assurer avec quelques raisons, que les habitants des autres îles doivent avoir les mêmes mœurs. Il serait même ridicule de supposer le contraire, les agneaux ne pouvant vivre si près des loups sans en être dévorés."<sup>44</sup>

49 Ce peuple paisible fait de Marchand un nouveau Bougainville, abondant à Tahiti et croyant trouver la Nouvelle-Cythère, pendant que Commerson pensait reconnaître l'Utopie. Aussi un autre pavillon est-il envoyé :

"J'avais fait mettre aussi à la tête du grand mât, un petit pavillon blanc pour faire voir aux naturels que nos vues étaient pacifiques."<sup>45</sup>

50 La réponse est donnée le lendemain :

"Comme il tenait dans la main un morceau d'étoffe blanche, attaché à une petite baguette, je présumai que c'était le rameau d'olivier."

51 Ainsi les contacts sont marqués par le jeu d'échanges de signes, même si leur interprétation est douteuse : le drapeau blanc peut être polysémique, et le morceau de "tapa" peut plutôt évoquer le tabou qu'un signe de bienvenue. Le symbole est en tout cas efficace.

52 L'histoire

"[...] devient intelligible et mystérieuse comme un drame où s'agiteraient de grandes forces, familières et pourtant invisibles [...]; le lecteur est plongé dans une atmosphère allégorique, si, comme dit Musil, on entend par allégorie l'état d'esprit où toutes choses prennent plus de signification qu'il ne leur en revient honnêtement. [...] l'histoire qui se veut profonde a d'abord soin de se dépouiller de sa banalité imprévisible et anecdotique pour revêtir le sérieux et la majesté qui font tout le plaisir de la tragédie."<sup>46</sup>

53 À défaut d'Utopie, les *Isles de la Révolution* proposent l'image parfaite d'une société vivant dans la concorde et la paix. De bons principes semblent les animer : l'hospitalité, le calme, toutes les caractéristiques d'un bonheur fondé sur le repos dont on a rêvé<sup>47</sup>. Libres et égaux, ils le sont à l'évidence : les "chefs", le mot existe malgré tout, n'ont qu'un faible pouvoir, vaguement honorifique et révocable.

"Je n'ai vu, chez eux, aucun chef de quelque autorité. Nous avons seulement observé que ceux qui étaient les plus écoutés de la multitude, étaient redevables de cet avantage comme je l'ai déjà dit, ou à une belle figure ou à un caractère plus mâle ou même à la force de leur famille. Mais dans tous les cas, leur pouvoir est très limité."<sup>48</sup>

54 La fraternité elle aussi semble régner :

"Lorsque nos messrs furent dans la baie du bon accueil, ils y avaient vu des cochons et des poules, qu'ils proposèrent [d'acheter], mais [...] les naturels leur avaient dit que le propriétaire était à la pêche et qu'ils ne pouvaient pas les vendre sans son consentement."<sup>49</sup>

55 Ce respect de l'individu évoque des formules plus générales :

“Trouver une forme d’association qui défende et protège de toute la force commune la personne et les biens de chaque associé, et par laquelle chacun s’unissant à tous n’obéisse pourtant qu’à lui-même et reste aussi libre qu’auparavant. Tel est le problème fondamental dont le contrat social donne la solution.”<sup>50</sup>

56 C’est évidemment la proposition de Rousseau.

57 Ainsi se dégagent sur ces îles quelques valeurs qui ne dépareraient pas une communauté révolutionnaire. C’est en ce sens que Marchand *lit* cette société, régénérée et vertueuse sans avoir jamais périclité. En ce sens, le voyageur se trouve bien doué d’une conscience historique, projetant ses préoccupations sur sa perception de l’Autre. En même temps, cette société se trouve comme suspendue dans l’ignorance du monde extérieur et Marchand veut à tout prix épargner cette innocence. On se croirait revenu au temps de la République romaine, tous les citoyens se groupant silencieusement, gravement, sur la place publique lorsque les étrangers débarquent sur leur côte. Esthétiquement, cette foule groupée autour des bouteilles remises solennellement constituent un tableau vivant de premier ordre<sup>51</sup> : elle donne le spectacle d’une société consciente d’elle-même, et donc, selon Hegel, intégrée à l’histoire.

“Lorsque nous envisageons la période de construction du peuple, nous voyons que celui-ci œuvre pour la réalisation des buts de son Esprit. Nous disons qu’il est éthique, vertueux, vigoureux, parce qu’il met en œuvre ce qui forme la volonté intérieure de son Esprit et défend également le résultat de ce travail d’objectivation de soi contre toute violence extérieure. La séparation des individus et du tout n’a pas encore eu lieu. Elle n’apparaîtra que plus tard, lorsque sera venu le temps de la réflexion.”<sup>52</sup>

58 Ainsi, ces îles éloignées ont-elles été découvertes pendant les événements de la Révolution. Pour les atteindre, le voyageur a dû accomplir une complète “révolution” – au sens propre du terme – autour de la terre, au cours de laquelle il a cru rencontrer mieux que l’utopie et le mythe, l’incarnation parfaite des rapports sociaux égalitaires rêvés par les hommes des Lumières, le Rousseau du *Contrat social* ou le Diderot du *Supplément au voyage de Bougainville*. Le Journal témoigne crûment de l’ambiguïté de cette rencontre entre deux cultures. Marchand s’empare pacifiquement et symboliquement de ces îles, au nom du roi puis de la nation, par un subterfuge peu honorable envers les habitants, tout en affichant explicitement des convictions philosophiques opposées : le droit à la liberté des hommes et des peuples est inaliénable et incompatible avec le droit de conquête. Dans le Pacifique, à des milliers de lieues de la France en Révolution, Marchand eut bien le sentiment de “croiser la Révolution” arrivée à son terme, dans les faits comme dans les principes ; mais en souhaitant la respecter, paradoxalement, il n’en imposa pas moins aussitôt aux peuples “découverts” la souveraineté du drapeau tricolore ; comportement conquérant d’ailleurs parfaitement en harmonie avec la “mission civilisatrice” dont une bonne partie des hommes de la Révolution se croyaient investis – et que raille Fleurieu entre les lignes –, ne serait-ce que pour barrer la route à l’Angleterre, avide et dominatrice : ambition d’une politique étrangère très pragmatique que Marchand livrait, au nom de l’intérêt national, en conclusion de son séjour aux Isles de la Révolution.

59 Cette ambiguïté majeure, assumée par Marchand à travers son récit, et essentiellement légitimée par l’expérience pratique, résumait en sa personne l’antagonisme permanent qui avait opposé au cours du siècle “philosophes” et “voyageurs”, tel que Bougainville l’avait formulé contre Rousseau :

“Je suis voyageur et marin, c’est-à-dire un menteur et un imbécile aux yeux de cette classe d’écrivains paresseux et superbes qui, dans l’ombre de leur cabinet,

philosophent à perte de vue sur le monde et ses habitants, et soumettent impérieusement la nature à leurs imaginations. Procédé bien singulier, bien inconcevable de la part de gens, qui, n'ayant rien observé par eux-mêmes, n'écrivent, ne dogmatisent que d'après des observations empruntées de ces mêmes voyageurs auxquels ils refusent la faculté de voir et de penser.”<sup>53</sup>

---

## NOTES

1. Dumont d'Urville, *Voyage pittoresque autour du monde, résumé général des voyages de découvertes*, Paris, chez L. Tenré et H. Dupuy, 1834 [réimpression Papeete, Haere Po no Tahiti, 1988, p. IV].
2. Qu'il me soit permis de remercier ici Cécile Picquoin, qui partage le travail d'édition du manuscrit de Marchand, et Jacqueline Carpine-Lancre, dont il faut signaler l'article "Fleurieu et le voyage autour du monde d'Étienne Marchand", dans Ulane Bonnel [dir.], *Fleurieu et la Marine de son temps*, Paris, Économica, 1992, pp. 91-120.
3. Catherine Gaziello, *L'Expédition de Lapérouse, 1785-1788, Réplique française aux voyages de Cook*, Paris, CTHS, 1984.
4. Son premier rapport, en 1773, avait fait état du *Voyage (...) pour éprouver en mer les horloges marines inventées par M. Ferdinand Berthoud*.
5. Claret de Fleurieu, *Voyage autour du monde, pendant les années 1790, 1791 et 1792, par E. Marchand, précédé d'une introduction historique, auquel on a joint des recherches sur les Terres australes de Drake, et un examen critique du voyage de Roggeween, orné de cartes et de figures*, chez Courcier, 1809, 4 volumes in-4°, t. 1, p. CXC (cité "Fleurieu").
6. "L'histoire est fille du récit. Elle n'est pas définie par un objet d'étude, mais par un type de discours." (François Furet, "De l'histoire-récit à l'histoire-problème", *L'Atelier de l'histoire*, Paris, Champs Flammarion, p. 73).
7. *Voyage autour du monde fait par le Navire Le Solide de Marseille commandé par le Cape Étienne Marchand*, manuscrit, "Discours préliminaire", t. 1, p. 4 (cité "Marchand").
8. Fleurieu, t. 2, p. 57.
9. Marchand, t. 1, p. 200.
10. Marchand, t. 1, pp. 3-4.
11. Fleurieu, t. 1, p. CXXXIII.
12. la *Boudeuse* de Bougainville mesurait 40 m ; la *Boussole* et l'*Astrolabe* jaugeaient environ 500 tonneaux, tandis que les navires de Cook n'en faisaient que 350 à 400 . (Voir C. Gaziello, *L'Expédition de Lapérouse*, et Numa Broc, *La Géographie des philosophes. Géographes et voyageurs français au XVIIIe siècle*, Ophrys, 1975.)
13. Marchand, t. 1, pp. 3-4. Même remarque dans le *Voyage autour du monde sur le Solide Capne Marchand, par P.V. Chanal* (cité "Chanal").
14. Cependant, les rapports restent étroits entre autorités et armateurs : "Un commerce fait directement par des bâtiments et par des officiers de Sa Majesté ne me paraît pas compatible avec sa dignité", cité par C. Gaziello, *op. cit.*, p. 51.
15. Charles de Brosses, *Histoire des navigations aux terres australes, contenant ce que l'on sait des mœurs et des productions des contrées découvertes jusqu'à ce jour ; et où il est traité de l'utilité*

*d'y faire de plus amples découvertes, et des moyens d'y former un établissement*, Paris, chez Durand, 1756 [fac simulé Bibliotheca Australiana, 2 tomes], t. 1, p. 8.

16. Cette controverse se situe dans un contexte d'affrontement assez violent entre l'Angleterre et l'Espagne à ce sujet, qui a fait retarder le départ de Marchand. Sur les affrontements commerciaux et rivalités diplomatiques pour le contrôle du commerce entre la baie de la Nootka et la Chine, voir Annick Foucrier, "Rivalités européennes dans le Pacifique : l'affaire de la Nootka Sound (1789-1790)", *Annales historiques de la Révolution française*, 1997, pp. 17-30.

17. Fleurieu, t. 1, p. CXXXXV.

18. Chanal, 1er cahier, f. 3.

19. Marchand, t. 1, p. 111.

20. Marchand, t. 1, p. 193.

21. De Brosse : "Le meilleur en pareil cas, est de laisser toujours aux lieux nouvellement découverts le nom qu'ils portent dans la langue même du pays (...) Il faut seulement prendre garde de ne pas donner là-dessus dans quelque grossière équivoque (...). Mais comme le plus souvent les navigateurs qui découvrent une nouvelle terre ne peuvent être bien informés de son véritable nom, il faut que le nouveau nom qu'ils imposent soit toujours tiré, ou du physique de la chose, ou de l'historique de la découverte." t.II, p. 401.

22. Marchand, t. 1, p. 205.

23. Marchand, t. 1, p. 229. Certaines cartes françaises ont un moment nommé Ua Huka "Île du Solide".

24. Fleurieu, t.1, pp. 264, puis 268. D'ailleurs, "L'approche toponymique des découvreurs reste sans doute celle, qui parmi toutes les autres formes d'appropriation cognitive, s'est le mieux conformée à la géographie maohi, en s'effaçant rapidement devant la force de sa toponymie insulaire et en se réservant l'exclusivité des "non-dits" archipélagiques." (Philippe Bachimon, *Tahiti entre mythe et réalités. Essai d'histoire géographique*, Paris, CTHS, 1990, p. 140).

25. Ces îles étaient donc déjà baptisées. Ua Pou : Adams Island ; Ua Huka : Washington Island ; Nuku-Hiva : Federal Island ; Motu Iti : Franklin Island ; Eiao : Knox Island ; Hatutu : Hancock Island.

26. Fleurieu, t. 1, p. CXLII. "Quelques-uns de ces objets sont peu connus, d'autres ont été déjà décrits ; mais un observateur ne voit pas tout, ne dit pas tout ; ce qui a pu échapper au premier, un second le saisit ; et plusieurs descriptions d'un même objet par des observateurs différents, amènent à une description plus complète." (p. CXLJ).

27. C'est également ainsi que l'Abbé Prévost, à la suite des Anglais, avait déjà conçu son *Histoire générale des voyages* (1746-1759).

28. Cependant, Fleurieu lui-même met en doute cette construction du savoir en matière d'histoire naturelle si l'observateur n'est pas assez instruit : son rapport est alors ou inexploitable ou source d'erreur. (t. 2, pp. 323-328.)

29. "La géographie est une science de faits ; on n'y peut rien donner dans son cabinet à l'esprit de système, sans risquer les plus grandes erreurs, qui, souvent ensuite, ne se corrigent qu'aux dépens des navigateurs", L. A. de Bougainville, *Voyage autour du monde par la frégate la Boudeuse et la flûte l'Étoile*, Paris, La Découverte, 1992, p. 126.

30. Fleurieu, t. 2, p. 326.

31. Fleurieu, t. 1, p. CXLJ.

32. On emprunte ici les catégories de Gérard Genette, dans *Figures III : le récit singulatif* raconte une fois ce qui s'est passé une fois, ou *n* fois ce qui s'est passé *n* fois. Le récit itératif raconte une fois ce qui s'est passé *n* fois.

33. Fleurieu, t. 2, p. 325.
34. Fleurieu, chap. I, t. 1, p. 4.
35. Fleurieu, t. 1, p. CXC.
36. Marchand, t. 1, p. 52.
37. Fleurieu, t. 1, pp. 226-227.
38. Fleurieu, fin de l'introduction, t. 1, p. CXCVII.
39. Marchand : "le plus facile n'était pas de se contenir soi-même", p. 193, Bougainville : "le moins difficile n'avait pas été de se contenir soi-même", p. 131 ; Fleurieu t. 1, pp. 37-38.
40. Fleurieu, t. 1, pp. 245-246.
41. Marchand, t. 1, pp. 191-192, de même que la citation suivante.
42. Marchand, t. 1, p. 222.
43. Fleurieu, t. 1, p. 244 ; Dumont d'Urville écrit aussi : "Au siècle où nous sommes, il y a tout autant de puérité de la part d'un navigateur à imposer des dénominations nouvelles et inutiles qu'à prendre possession d'une île nouvelle au nom de son gouvernement." p. VIII.
44. Marchand, t. 1, p. 231.
45. Marchand, t. 1, p. 191.
46. Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Seuil, [1971], coll. Points, 1979, pp. 82-83.
47. voir les analyses de Robert Mauzi, *l'Idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIIIe siècle*, Slatkine reprint, *passim*.
48. Marchand, t. 1, p. 211.
49. Marchand, t. 1, p. 224.
50. Rousseau, *le Contrat social*, [1762], Garnier-Flammarion, p. 51.
51. Voir Jean Starobinski, 1789, *Les emblèmes de la raison*, Champs Flammarion, 1979.
52. Hegel, *La Raison dans l'histoire*, Hatier, 1987, p. 65.
53. Dans son Discours préliminaire au *Voyage autour du monde*, Bougainville s'en prend implicitement aux allusions désobligeantes de Rousseau dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité entre les hommes*, note X.

## RÉSUMÉS

Le voyage d'Étienne Marchand appartient aux circumnavigations européennes de la fin du XVIIIe siècle : sa route, inspirée par le commerce de pelleteries entre Nootka et Macao, n'est pas originale et il aurait pu tomber dans l'oubli. En effet, le *Solide*, lancé par des armateurs privés, n'avait qu'une mission commerciale. Il quitta Marseille en décembre 1790 ; son retour en août 1792 passa inaperçu. Ce voyage, fiasco commercial, est pourtant assez remarquable par sa rapidité et, quoiqu'il ait été presque partout précédé, par la découverte du groupe Nord des Marquises, qu'il baptise Isles de la Révolution. Le récit de cette escale est conjugué selon différents modes : le Journal de bord de Marchand lui-même, le compte rendu envoyé de l'île de France en avril 1792, la brochure éditée en 1793, les journaux de Chanal et de Roblet, le second et le chirurgien, publiés par Fleurieu, enrichis d'une large introduction historique et de développements naturalistes et hydrologiques. Tous ces récits proposent des analyses évoluant

selon les progrès de la Révolution, dont on peut évaluer la perception historique et la réception : le choix des événements rapportés, leur éclairage. Comment la Révolution française a-t-elle pu se greffer sur des îles devenues emblématiques d'une histoire qui n'était pas la leur ?

### **Recording the Event : the Journals of the Marchand Voyage (1790-1792) and the Isles of the Revolution**

The voyage of Étienne Marchand belongs to the European circumnavigations of the end of the 18<sup>th</sup> century. His route, inspired by the skin-trade between Nootka Sound and Macao, was hardly original and might well have fallen into oblivion. The *Solide* was a private merchant vessel whose mission was strictly commercial. She sailed from Marseilles in December 1790 and her return in August 1792 went unnoticed. The voyage, although a commercial fiasco, is noteworthy on account of its speed and the discovery, on a route where others had mostly gone before, of the northern group of the Marquesas Islands which he baptised the Isles of the Revolution. The narrative of this landfall took various forms : Marchand's own log-book, the account sent from the Ile de France (Mauritius) in April 1792, the booklet published in 1793, the diaries of Chanal and Roblet, the first mate and surgeon, published by Fleurieu, enriched with a generous historical introduction and naturalist and hydrological observations. All these accounts were written with an eye to the progress of the Revolution, the historical angle and readership are reflected in the choice of events recorded and the manner in which they are cast. How was it that the French Revolution was transplanted to these remote islands, turning them into emblems of a history which was not theirs ?

## INDEX

**Mots-clés** : journaux de voyage, écriture de l'histoire, Marchand, Fleurieu, îles Marquises

## AUTEUR

**ODILE GANNIER**

Maître de conférences en Littérature française et comparée